

cune. Il s'aperçut alors qu'il était dans le quartier des hommes ; aucun indice ne pouvait lui faire supposer où était le quartier réservé aux femmes. N'osant demander aucun renseignement, il continuait sa pénible inspection en promenant ses regards attristés sur tant de maux !..

L'état du ciel ajoutait encore à l'horreur de ces images. De gros nuages amoncelés obscurcissaient le soleil... l'air était brûlant... l'on entendait au loin le grondement sourd du tonnerre... Le feuillage des arbres était immobile, le vol des hirondelles rasait la terre... tout faisait présager une tempête.

Renzo avait déjà parcouru sans fruit le labyrinthe des baraques, lorsqu'il crut entendre des cris d'enfants mêlés à des bélements d'animaux... Guidé par le bruit, il arriva à une clôture, et, mettant son œil à une fente entre les planches, il vit une infirmerie d'enfants. Des enfants au maillot étaient couchés à terre sur de petits matelas... des nourrices et d'autres femmes les soignaient, et plusieurs chèvres concouraient à ces touchantes fonctions. Ces bonnes bêtes présentaient leurs mamelles à ces malheureux petits êtres. Elles accouraient au cri des nourrissons et se plaçaient de manière qu'ils pussent facilement saisir leur pis.

Renzo, après avoir admiré l'instinct de ces jolis animaux, allait rebrousser chemin, lorsqu'une apparition soudaine frappa sa vue... un capucin venait de passer parmi les baraques... C'était l'allure du père Cristoforo... Renzo court... il finit par apercevoir le capucin qui entrait dans une cabane, en ressort une minute après avec une écuelle. S'assit sur le pas de la porte, fait le signe de la croix sur l'écuelle et se met à manger... Plus de doute... c'est le père Cristoforo !..

L'histoire du bon père, depuis que nous l'avons perdu de vue, peut se raconter en quelques mots. Il n'avait pas quitté Rimini. Mais quand la peste avait éclaté à Milan il avait demandé avec instance à y revenir pour servir et assister les pestiférés, trouvant là l'occasion de donner sa vie pour son prochain, ainsi qu'il l'avait toujours désiré. L'oncle comte était mort, et d'ailleurs on avait plus besoin d'infirmiers

que d'hommes politiques ; le père obtint donc facilement de venir au lazaret, où il était depuis trois mois.

La joie de Renzo, en le revoyant, fut obscurcie par la douleur qu'il éprouva en constatant quel changement s'était opéré dans la personne du religieux !..... il était voûté... affaissé... son visage était maigre et défait... son corps succombait sous les fatigues et la souffrance.... l'âme seule le soutenait.

—Oh ! père Cristoforo ! dit le jeune homme.

—Toi ici ! s'écria le religieux en posant son écuelle à terre et en se redressant.

—Comment vous portez-vous, père ? Comment vous portez-vous ?

—Mieux que tant de pauvres gens que tu vois ici, dit le père d'une voix faible et cassée, comme tout semblait l'être en lui ; son œil seul avait conservé sa vivacité et même brillait plus que par le passé, car la charité élevait son âme aux plus sublimes régions à mesure qu'il approchait de sa fin, et faisait rayonner dans son regard un feu ardent et pur.

—Mais toi, poursuivit-il, comment es-tu ici ? Pourquoi venir affronter la peste ?

—Je l'ai eue, grâce au ciel... Je viens tâcher de trouver Lucia !

—Lucia ? Lucia est ici ? demanda le père.

—Elle y est... du moins j'espère qu'elle y est encore ?

—Est-elle ta femme ?

—Oh ! cher père ! non, elle n'est pas ma femme.... Vous ne savez donc pas ?...

—Mon fils, depuis que Dieu m'a éloigné de vous, je n'ai plus rien su... Mais, maintenant qu'il t'envoie, je puis dire que je désire apprendre quelque chose... Mais... et ton bannissement ?...

—Vous savez donc ce qu'on m'a fait ?

—Mais qu'as-tu fait toi-même ? dit le père.

—Écoutez, père, si je disais que j'ai eu du jugement à Milan certain jour... je mentirais... mais pour avoir commis une mauvaise action, non, non...

—Je te crois... Je le croyais avant de t'avoir vu.

—A présent, père, je puis tout vous dire.

—Attends, dit le père Cristoforo, et, sortant de la cabane, il appela : "Père Vittore" ! Parut un jeune capucin.

—Père Vittore, faites-moi la charité de garder nos pauvres malheureux... Si quelqu'un me demande, appelez-moi... principalement celui que vous savez... alors avertissez-moi de suite... par charité !

—Soyez sans crainte, dit le jeune religieux.

Et le père Cristoforo revenant à Renzo :

—Entrons ici, dit-il. Mais tu me paraîs bien fatigué, tu dois avoir besoin de nourriture ?

—C'est vrai, dit Renzo, vous m'y faites penser... Je n'ai pas encore mangé aujourd'hui.

—Attends, dit le Père ; et, prenant une écuelle, il alla la remplir à une grande marmite qui bouillait dans la cheminée ; puis il la donna à Renzo avec un verre de vin, et le faisant asseoir sur une paillasse qui lui servait de lit, il s'assit à côté de lui en continuant de manger sa soupe.

—Oh ! père Cristoforo ! dit Renzo, est-ce bien à vous de faire ces choses ?... Oh ! je vous remercie de tout mon cœur !

—Tu n'as pas à me remercier, dit le père, c'est le bien des pauvres... mais tu es un pauvre en ce moment... Maintenant raconte-moi ce qui est arrivé..... mais sois prompt... car le temps presse, et, tu le vois, la besogne ne manque pas...

Renzo raconta les aventures de la pauvre Lucia... puis les siennes... Il raconta sa fuite du pays jusqu'au jour où, à la faveur du trouble causé par la peste, il y était revenu et n'avait pas trouvé Agnèse... et comment il avait su que Lucia était au lazaret...

—Et me voici... me voici, la cherchant... venant voir si elle est encore en vie... si elle voudra encore de moi... car quelquefois...

—Mais, demanda le religieux, as-tu quelque indice sur l'endroit où elle est placée ? sur le moment où elle est venue ici ?

—Aucun, cher Père... Je ne sais rien... si ce n'est qu'elle est ici... si par la grâce de Dieu elle y est encore !

—Ah ! pauvre garçon ! mais